

Du même auteur

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

De toute la terre le grand effarement, 2011

Moi, fardeau inhérent

suivi de

Incessants, 2011

Le Père, 2011

AUX ÉDITIONS VENTS D'AILLEURS

Le Trophée des capitaux, 2011

Ida, 2013

(1^{ère} éd. Rivartcollection, 2006)

GUY RÉGIS JR

Mourir tendre

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette pièce a été écrite principalement durant l'été 2007 au Couvent des Récollets, dans le cadre d'une bourse de résidence attribuée par la Ville de Paris.

Nominée pour le prix SACD en 2008, elle a fait l'objet d'une lecture dirigée par Bruno Allain en novembre 2008 au Tarmac de la Villette à Paris puis d'une lecture avec Anne Alvaro le 18 mars 2013 à l'Institut français en Haïti.

Aux tondues, aux chassés, à tous les échappés.

Qui pourrait faire que s'arrêtent et se dressent les horloges du monde : l'éternité comme érection perpétuelle.

HEINER MÜLLER, *Quartett*.

La sagesse, c'est de percevoir ce qui vient de naître.

Légende talmudique.

© 2013, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-382-2

PERSONNAGES

PERPÉTUE.

DES GENS*.

UN D'ENTRE EUX**.

UNE MEUTE DE CHIENS.

UN ENFANT DE DOUZE ANS.

* Ceux qu'on pourrait appeler chœur : composé de deux, cinq, vingt... autant de gens que possible.

** Celui qu'on pourrait appeler coryphée.

PROLOGUE

Chant inaugural claironné par des voix invisibles et quatre trombones célestes.

DES GENS. – De hardis étalons, de truculents chevaux blancs s'acharnent furtifs dans le vaste domaine du ciel. De hardis étalons, d'intrépides chevaux anonymes prennent d'assaut le ciel. Leur vœu intraitable et suprême, congédier la lumière, entériner l'obscurité. Combat par eux-mêmes seuls gagné. Sur nos têtes, cette trépidante tragédie. Dans le haut du ciel même, sur nos têtes, nos chevelures, fins cylindres dressés. Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même, tout ce vacarme au-dessus, cette galopade funambulesque. Combat quotidien du jour qui conquiert, qui féconde. Du soleil qui chasse la peur sur nos têtes. Du soleil qui évoque le jour, chasse là-haut sur nos têtes, nos chevelures, fins cylindres dressés, la grande anxiété. Combat gagné par le ciel, par la lumière. Combat gagné pour nos yeux, par nous. Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... L'outrageante tragédie du ciel céruléen illuminé par l'auguste lueur. Le victorieux soleil prométhéen. Mais, sur nos têtes, nos chevelures, fins cylindres dressés, en ce jour, le soleil est défunt. Le ciel céruléen endeuille. Le ciel sur

nos têtes enveloppé de son immense voile sombre et brumeux. Le ciel étreint le soleil, la lumière, de tout son bleu. Tel un lac profond il l'endeuille, l'endeuille. Ce fut la nuit pendant le jour. Une lente et obscure nuit infeste. Une obscure nuit assiège nos têtes, nos crinières, nos chevelures, fins cylindres dressés. Une lente nuit, ce jour éteint. Les chevaux blancs, les nuages, tout ensemble, ensemble tous, disparaissent. Dans leurs galopades funambulesques, ils n'ont pas aidé ce large domaine de ciel vide à ne pas assiéger la lumière du jour naissant. Et nous, nous avons incliné nos faces, nos yeux vers le ciel. Car au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même, la tragédie du ciel pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... Cependant qu'au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même se trame cette tragédie, nos yeux, nos faces, inclinés pour voir ça, étaient blancs. Blancs, blancs, nos faces, nos yeux, tuméfiés. Nos faces, nos yeux, blancs. Cette nuit du jour où le soleil s'éteint. Nos visages. Nos yeux. Nous. Blancs, blancs. Cette lente nuit, cette obscure journée qui nous effaça la lumière, qui nous effaça de ce qui est nous, qui nous effaça nous. Nous connaissons la mort subite du soleil. Nous connaissons enfin la mort au-dessus. Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même, tragédie du ciel pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même, sans cesse, encore, encore et encore, tragédie du ciel, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages. Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même, du jour à la nuit, tragédie du ciel pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages. Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... Sans cesse.

Infiniment. Tragédie, du ciel, céruleen, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... C'est au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même, l'immémorial, de l'aube, de l'aube, à l'infini tragédie, du ciel, céruleen, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... Sans cesse tragédie, du ciel, céruleen, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... C'est au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même, que se trame... encore, encore et encore, la tragédie, du ciel, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... Inachevée tragédie, du ciel, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... C'est au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... Sans cesse tragédie, du ciel, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... Encore, encore et encore, tragédie, du ciel, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... C'est au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... Incessante tragédie du ciel, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... Sans repos, tragédie, du ciel, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages. C'est au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... Infatigablement, tragédie du ciel pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... Au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... Sans cesse tragédie, du ciel, pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages... C'est au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes même... Sans cesse au galop, tragédie du ciel pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages. C'est au-dessus de nos têtes, au-dessus

de nos têtes même... Sans cesse tragédie, du ciel,
pris d'assaut par les chevaux blancs, les nuages...
C'est au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos têtes
même... Sans cesse tragédie, du ciel, pris d'assaut
par les chevaux blancs, les nuages... Au-dessus de
nos têtes, au-dessus de nos têtes même, chaque jour
éternellement, tragédie du ciel pris d'assaut par les
chevaux blancs, les nuages.

1

Courant laisser la ville

A.

PERPÉTUE. – Pleinement éprise, je voudrais, Alexandre, sur moi, posé, ton regard d’homme. Pleinement. Je voudrais, voudrais être, par toi, désirée. Pleinement. Je le veux, je le désire, je le veux, par toi, être par toi, déshabillée. Par toi seul, seul toi. Je scande, je souligne, m’y accentue. Alexandre, je veux à moi qu’il soit, à moi, ce corps-là, ma robe, l’enveloppe qui me contient, ce corps-là pour toi dénudé ; ce corps, finalement, par toi, habité. Et ton regard, pendant cela, pendant ce temps-là ; en ce maigre temps furtif, comme toujours dans ces moments-là. Ces moments maigres et furtifs comme le temps qui les contient, comme tous ces moments comptés, escomptés, contenus dans le temps. Ton regard, en ce temps, en ces moments-là, qu’il m’engloutisse. Après de toi, devant ta verticalité, que je m’effondre, que tu t’engouffres, et que nous soyons tous deux pulvérisés, abattus ; abattus, pulvérisés comme une ville, comme un pays sous des canons de braises. Comme une ville se laisse abattre, un pays se laisse pulvériser sous le feu, sous les flammes des hommes. Une ville dans sa faiblesse de ville. Un pays dans toute sa sécheresse de pays. Et ces hommes et ces méchants qui s’y mettent avec leurs canons, avec leur feu, avec leur flamme, dans tout leur emportement.

Alexandre, nous, abattus, pulvérisés. Que je m'effondre. Que tu t'engouffres. Que l'on s'écroule. Et que nous soyons tous deux emportés. Emportés, ruinés. Anéantis ; emportés, ruinés, embarqués ; pour que tu nous chavires. Car moi, je le suis déjà transportée, chavirée, détruite, bannie, anéantie par le souffle rageur de notre emportement. Alexandre, m'entends-tu ? Alexandre, entends-tu mon corps, l'entends-tu réclamer ton assaut, ton arrimage, ton lest, ton contenant, ton contenu. Ton lest. Ton lest Alexandre. Relâche-toi. Ne retiens pas. Lâche, laisse tout toi tomber. Comme l'eau, tombe. Tombe, envahis-moi. Baigne, goutte, ravage. Tombe. Sois l'eau de la source et moi ta rivière. Moi, ta rivière, je coulerai pour ta gouverne. Je me laisserai écrouler rien que parce que tu chutes. Tombe, jaillis, gicle, fuse, lave, blanchis, souille, ravage, bouleverse, massacre. Tombe, baigne-moi. Tombe, tombe Alexandre, tombe. Jaillis, rejaillis et massacre, massacre-moi. D'eau, de volupté, massacre. L'eau ne connaît pas de barrière. Alexandre. L'eau n'en connaît pas. Je te veux, je te désire, je te veux. Moi, rivière. Je t'attends, j'attends, je n'attends pas, je n'attends plus, je ne peux plus attendre. Tombe. Comme l'eau, je n'attends pas, l'eau n'obéit jamais, nullement jamais. Moi rivière et toi l'eau n'attendons pas, n'attendons plus. On ne peut pas, on ne peut plus attendre. Tombe, car moi je veux, je désire, je veux. Être massacrée, par tes chutes, je veux, je désire, je veux. Déjà je vibre, comme le fond du bassin s'enivre à l'attente de l'eau de la chute, je vibre déjà. Comme le bassin Zim attend la rivière Massacre, déjà enivrée. Déjà enivrée, elle l'attend venir, l'engrosser, je t'attends ivre, déjà ivre déjà. Alors, tu vois, tu vois cela. Tu

le vois cet emportement. Moi, celle-là, cette rivière, emportée. Alors, alors, alors... Je te veux, je te désire, je te veux. Je te veux, je te désire. Rageusement Alexandre. Comme ces rivières. Alexandre, comme ces rivières d'ici, ces bassins ivres d'eaux de ce pays, de ce soleil humide. Comme elles crient leur désir aux longues et blanches chutes. Je te désire, je tremble, je vibre. Comme l'eau. Viens. Tombe. Je tremble. Tombe. Viens. Je vibre. De frayeur. D'envie. Je m'enivre, je vibre, je suis saoule, je suis saoulée. Je perds pied Alexandre. Rassure-moi. Rassure-nous. Fais-nous devenir tendres. Tanguenous. Comme l'eau, fais-nous flotter. Flottons. Fais-nous couler. Doucement, tendrement. Rassure, rassure, rassure-moi. Rassure-nous. Tanguons. J'ai déjà perdu pied. Je balance. Je suis lancée. Je suis déjà tombée. Et toi, transporte-toi, tombe Alexandre. Déracine-toi. Tombe. Transporte-toi. Tombe. Laisse-toi tomber. Transporte-toi. Transbahute-nous. Brise ta souche, ton pivot, ta charnière. Laisse-toi fondre. Éteins ta fougue. Brise ta fonte. Tombe. Et puis, prends-moi. Prends-moi. Pleinement. Prends-moi, prends-moi, prends-moi. Et loge, loge, loge en moi. Longtemps. Loge longuement. Remplis-moi. Ne laisse plus de place. Bouche les heures. Ces heures, ces instants, ces espaces bénévoles, inconvenants, inutiles, s'effacent. Efface ces instants, efface ces gratuités. Toutes ces ombres, efface, efface-les. Remplis-moi. Attise ma flamme. Braise-moi. Fais-moi fulminer. Remplis-moi. Conquiers mon néant. Et habite. Habite. Habite longuement dedans moi. Que je me gave de toi. Que je me saoule de toi. Habite. Que tu dures en moi. Que je me fatigue de ta forme. De la forme de ton poids sur le mien. De tout ton poids

sur le mien. Je te veux, je te désire, je te veux. En moi, viens. En moi, demeure. Dur. Longuement. Dure. Longtemps.

UN D'ENTRE EUX. – De qui est cette voix dans la pénombre, cette voix dans la nuit, qui colporte son désarroi, qui nous mène vers elle ? Le ciel pâlit de tout son feu ; là-haut, au-dessus, le ciel brunit de tout son feu ; et une voix ; cette voix ne cesse d'implorer, de nous conduire vers elle.

DES GENS. – C'est encore l'âme humaine qui gémit pour donner ton à notre récit. C'est encore, humaine, une âme endolorie. C'est pour nous, sauveur : un seigneur ou une madone, qui vient allonger le cours de notre existence, nous ; qui vient nous redonner vie, nous. Toujours, humaine, une tête échevelée ; toujours une, donne ton à notre image, notre historique.

UN D'ENTRE EUX. – À l'allégorie de notre retour éternel. Nous, groupés, petit agglomérat geignant, pleurant sur les douleurs humaines. Nous, toujours ; depuis le temps que ça dure. Depuis tout ce temps. L'ensemble, nous, depuis toujours. Et par quelle mention, pourquoi cela s'arrêterait-il ?

DES GENS. – Si toujours ce n'était ainsi, nous péririons. Nous le croyons. Que si jamais un jour cela s'arrêtait, nous péririons. Que l'âme ne se livre point, ne ressasse sa rengaine, nous nous effacerions, effacerions, serions effacés de ne rien avoir à ajouter sous ce trop large ciel sibyllin. De ne plus nous morfondre. Nous nous effacerions, effacerions, ainsi, effacerions. Alors sommes-nous

toujours condamnés à demeurer nous-mêmes ainsi ? Colporteurs de maux. Sommes-nous toujours. Pareils qu'aux nuages. Nuages nous-mêmes. Devenus nous-mêmes nuages à la force des choses. Pareils qu'aux nuages. Nous qui commettons les orages, les saisons. Nuages nous-mêmes, nous qui ombrageons la lumière et tout aussi la libérons. Nous, le bonheur, les malheurs sur les têtes, fins cylindres dressés ; qui s'y forgent, s'y confisent. Mais, tout de même, nous ne saurions que dire, que faire de nous, sans l'âme contrite donnant le ton, sans le cri. Le cri de l'homme, de cet animal.

UN D'ENTRE EUX. – Nous, nuages ne suffisons pas. C'est ainsi. Pour donner naissance au comble, au tourment de toute la terre, pour donner naissance à nous. Nous, même nuages, même nous, nous nuages. Mais taisons-nous. Réprimons notre raison, notre entendement, retenons-nous. Ces tourments, tout cela, ces tourments humains. Ils sont là dans cette voix que nous entendons.

DES GENS. – Mais de qui est-elle ? De qui est cette voix qui crie ? De qui elle est ? De qui est la voix ? Elle crie, notre présence, nous, et nous somme de répondre à son appel, à ses plaintes. Nous le dirait-elle si vite ce tout qui incombe, qui incombe à nous ? C'est le travail qui nous y est adonné, nous. L'homme, ce labeur divin, intarissable, inépuisable, sachons nous y atteler.

UN D'ENTRE EUX. – Allons ouïr la voix. De plus près, allons l'entendre qui nous clame. Allons, allons la contrer, conduisons-nous vers sa venue. Allons